

LE SENTIMENT DU PASSÉ DANS *LE NEZ SUR LA VITRE* D'ABDELKADER DJEMAÏ

Nabila Bekhedidja

Département de Français, Faculté des Langues Étrangères, Université d'Oran 2
Mohamed Ben Ahmed, B.P 1015 El M'naouer 31000 Oran, Algérie
bekhedidja.nabila@univ-oran2.dz

The feeling of the past in *Le Nez sur la vitre* by Abdelkader Djemaï

Abstract: *Le Nez sur la vitre* (*The Nose on the Glass*), published in 2004, tells the story of an immigrant man in France who goes to meet his son who does not respond to his letters. At the end of the road, he will find, behind the glass of the coach, his past and his memories. Images of his childhood in his native *douar* during the war of national liberation pass rapidly before his eyes. On arriving at the prison where his son is serving a sentence, the father learns that his son ended his own life in his cell the day before. Abdelkader Djemaï paints a character who compensates for his poor command of the French language by keeping his eyes glued to the glass, a man in a society where he still remains a stranger. The novel also addresses the hardship of these dignified and hardworking emigrants. The sociohistorical approach allows us to consider the relationship between text and history, as well as the social universe in the novel. The aim of this study is to shed light on the present and the painful past of a social group and to resurrect (feel) the feeling of regret and memory of the past of this character. *Le Nez sur la vitre* is a novel about the breakdown of family ties, the conflict between generations, memory, and the history of Algeria. Abdelkader Djemaï thus tells the story of this working father, whose name is unknown until the end of the novel and who represents the *chibanis* of France. The author presents this character to express his regrets and tell of his pain.

Keywords: memories; history; immigrant; past; present

Résumé : *Le Nez sur la vitre*, publié en 2004, raconte l'histoire d'un homme immigré en France qui va à la rencontre de son fils qui ne répond pas à ses lettres. Au bout de la route, il retrouvera, derrière la vitre de l'autocar, son passé et ses souvenirs. Ainsi, défilent des images rapides de son enfance dans son douar natal, pendant la guerre de libération nationale. En arrivant à la maison d'arrêt où son fils purge une peine d'emprisonnement, le père apprend que son fils a mis fin à ses jours, la veille, dans sa cellule. Abdelkader Djemaï peint un personnage peu loquace, qui pallie sa mauvaise maîtrise de la langue française

par des yeux collés à la vitre. Un homme qui compose avec une société où il reste encore étranger. Le roman aborde aussi la dure condition de ces émigrés dignes et travailleurs. L'approche sociohistorique nous permet d'envisager la relation entre le texte et l'Histoire ainsi que l'univers social dans le roman. L'objectif de cette étude se traduit par la volonté de faire la lumière sur le présent et le passé douloureux d'un groupe social et de faire resurgir (le ressenti) le sentiment de regret et le souvenir du passé de ce personnage. *Le Nez sur la vitre* est un roman sur la rupture des liens familiaux, le conflit de générations, la mémoire et l'Histoire de l'Algérie. Abdelkader Djemaï fait donc le récit de ce père ouvrier dont on ignore le nom jusqu'à la fin du roman et qui représente les *chibanis* de la France. L'auteur présente ce personnage pour exprimer ses regrets et raconter sa douleur.

Mots-clés : souvenirs ; histoire ; immigré ; passé ; présent

1. Introduction

Abdelkader Djemaï est né le 16 novembre 1948 à Oran. Il travaille tout d'abord dans le journalisme et publie son premier roman, *Saison de pierres*, en 1986. En 1993, il quitte l'Algérie et s'installe en France où il participe à de nombreux ateliers d'écriture et se consacre à l'élaboration d'une œuvre essentiellement romanesque.

Le Nez sur la vitre est publié en 2004 et raconte l'histoire d'un homme qui va à la rencontre de son fils. Cet homme prend l'autocar pour aller voir son fils qui ne répond plus à ses lettres. Dans ce voyage intime qui commence dans le Midi et qui le conduira dans une ville bâtie elle aussi au bord d'un fleuve, il se souviendra de son propre père, de la guerre, des paysages de son enfance en Algérie, de la pauvreté et de sa découverte de la mer. Au bout de la route, il retrouvera, derrière la vitre de l'autocar, son passé, ses souvenirs et ses souvenirs.

Abdelkader Djemaï fait donc le récit de ce père ouvrier dont on ignore le nom jusqu'à la fin du roman et qui représente « les chibanis » de la France, un homme silencieux qui ne parle pas beaucoup. L'auteur présente ce personnage pour exprimer ses regrets et raconter sa douleur.

Dès lors, notre questionnement est le suivant : Pourquoi l'auteur a-t-il choisi de raconter l'histoire de cet immigré à travers un voyage ? Comment ce voyage permet-il de faire resurgir (le ressenti) le sentiment de regret et le souvenir du passé de ce personnage ? Est-ce que l'auteur explore à travers ce voyage un espace de l'entre-deux ?

2. Méthodologie employée

Pour répondre à ces questions, il sera nécessaire de faire appel à l'approche sociohistorique qui servira d'outil avec lequel nous appréhenderons le texte. Cet outil d'analyse nous permettra de bien envisager la relation entre le texte et l'Histoire ainsi que l'univers social dans le roman. Les travaux de Paul Ricœur nous permettront aussi de montrer que l'Histoire se préoccupe d'une destinée individuelle pour mettre en exergue sa place dans une histoire commune. « Nous racontons des histoires, souligne Paul Ricœur, parce que finalement les vies humaines [...] méritent d'être racontées. Cette remarque prend toute sa force quand nous évoquons la nécessité de

sauver l'histoire des vaincus et des perdants. Toute l'histoire de la souffrance crie vengeance et appelle récit » (Gilbert 1985 : 80).

Nous nous intéresserons aussi au discours d'Abdelkader Djemaï car derrière le texte, l'auteur existe dans la mesure où il a pris parti de raconter une histoire, de dévoiler son monde, sa perception des « choses ». Le rôle de l'écrivain est significatif, ainsi que l'a affirmé le romancier nigérian Chinua Achebe (Lebdai 2015 : 5).

L'objectif de cette étude se traduit par la volonté de faire la lumière sur le présent et le passé douloureux d'un groupe social. Nous essaierons de voir comment sont représentés les immigrés et leurs enfants. Comment l'auteur exprime-t-il les conflits entre deux générations ?

3. Résultats

3.1. Littérature et société

La littérature, entreprise didactique visant à réformer la nature humaine, est aussi confrontée aux problèmes du temps, de la société et de l'histoire (Toursel et Vassevière 1994 : 267). Elle ne saurait s'en exclure car, selon Hugo, elle n'est pas destinée à vivre pour sa beauté propre mais pour servir le progrès, la science et la société. « L'utile, loin de circonscrire le sublime, le grandit » (Hugo 1864 : 208-209). Dès lors, refuser de prendre parti, de s'inscrire dans le temps et dans ses conflits, est aussi une façon de prendre parti : l'écrivain, « quoi qu'il fasse [est] marqué, compromis », son silence même est une forme d'engagement. « L'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi » (Sartre 1945 : 272).

Selon Italo Calvino la littérature ne doit pas se réduire à l'expression de vérités déjà connues, qu'elles concernent la politique ou la nature humaine. Elle « donne une voix à qui n'en a pas », elle impose des « modèles-valeurs qui sont en même temps esthétique et éthique » (Calvino 1984 : 81-83).

En effet, plusieurs romans racontent l'histoire d'un marginal, d'un exilé, d'un ouvrier ou d'un immigré. Toute une littérature se développe autour de ce thème qui s'impose avec acuité tout au long de ces dernières années. Abdelkader Djemaï et bien d'autres, illustrent l'intérêt croissant que les écrivains accordent au thème de l'immigration, qui ne cesse d'enrichir la scène littéraire.

La condition d'immigré ou d'émigré devient ainsi un thème récurrent de la littérature maghrébine et apparaît souvent au détour d'une page, comme chez Kateb Yacine qui s'insurge contre cet « air d'exil et d'esclavage sans recours » imposé à ces « damnés de la terre » que Malek Haddad décrit dans *La Dernière Impression* (1958) comme des êtres solitaires et presque invisibles pour les autres (Bouguerra et Bouguerra 2010 : 140). Ces immigrés quittent l'Algérie à cause de la misère, ils n'ont trouvé en France que le chômage et une misère encore plus noire, dans les bidonvilles et les caves d'une contrée aux hivers brumeux et glacés, au milieu d'un peuple indifférent, ou vite horrifié par une étrangeté qu'il ne s'efforce pas de comprendre. Ces Algériens venus en France vivent dans des situations précaires : ils logent dans

des garnis, des hôtels meublés et dans des bidonvilles qui se forment notamment dans les années cinquante. Des études révèlent que 50% d'entre eux sont analphabètes et 40% ne maîtrisent pas le français (Fort 2014 : 17).

Dans *Le Nez sur la vitre*, c'est par le biais de ce père voyageur que se fait l'insertion de ces événements et l'exposition de la situation difficile de l'immigré en France.

Le père prend l'autocar pour retrouver l'enfant rebelle. Toutefois le voyage en redessine un autre, plus intime ; le passé revient au détour d'une autoroute, revisite l'enfance algérienne du voyageur, son parcours d'émigré à la vie modeste mais « heureuse », mais le départ du fils crée une faille dans l'harmonie familiale. Celui qui part à la recherche de son enfant est ce silencieux passager, plongé dans des scènes et visions auréolées de détails quotidiens.

Le voyageur de 57 ans replonge dans son passé de fils, d'homme, d'époux et de père. Il retrouve son propre père dans un autre autocar, un autre pays, une époque révolue, l'Algérie des années cinquante en temps de guerre. Sa vie défile comme appelée par les premiers souvenirs, à la recherche d'explications sur une « vitre froide et impitoyable » qui le sépare de son enfant (Bendouda 2011-2012 : 13). Le père prisonnier derrière la vitre souffre de la séparation et de l'incompréhension qui s'est installée entre lui et son enfant.

Le titre du roman est polysémique. S'il peut renvoyer à ce geste que tout voyageur a eu à faire, c'est-à-dire à poser sa tête contre la vitre et à rêvasser ou à regarder le paysage d'un œil distrait, il rappelle aussi la distance qui a toujours existé entre le père et son fils. Illustration d'une attitude maghrébine où dire ses sentiments à un parent ou un fils est tabou ou métaphore mettant au jour la cassure intergénérationnelle résultant des violences coloniales ? Fort probablement les deux explications sont-elles valables et se rejoignent-elles en ce qu'elles sont l'illustration des héritages impensés dans l'histoire et les cultures nord-africaines (Chibani 2017 : 2) :

Sur la route qui lui livrait, par à-coups, des maisons, des châteaux d'eau, des étendues de vignes, des paysages inconnus, il pensait une fois encore à son fils. Il se disait qu'ils ne s'étaient pas beaucoup parlé. Lui, il n'avait pas eu besoin de mots, de phrases avec son père, c'était comme ça, ça avait toujours été comme ça, ils se comprenaient malgré le dénuement et la solitude du douar. Il avait cru que les choses allaient d'elles-mêmes, que ce serait pareil avec son petit, que cela se ferait naturellement. Puis le temps avait passé et il s'était brutalement aperçu qu'une distance les avait, sans qu'ils le veuillent, peu à peu séparés, éloignés l'un de l'autre. C'était comme si son fils se tenait derrière une vitre épaisse, qu'il pouvait seulement le voir, le sentir bouger dans la lumière et dans le silence qui l'enveloppait dans un grand manteau noir. Une vitre froide et impitoyable sur laquelle il avait collé son nez qui l'empêchait de lui dire quelques mots, de le toucher, de le serrer dans ses bras. Dans cette histoire sans paroles, il ressemblait, comme disait sa mère, au muet qui confiait à un sourd qu'un aveugle les regardait (Djemaï 2004 : 23-24).

Les petits détails deviennent les repères de cette avancée sur la route du Sud. Le quotidien est ici auréolé de fragments d'une mémoire préservée dans des visions qui touchent le lecteur par toute l'existence qu'elle semble porter. Abdelkader Djemaï peint un personnage peu loquace, qui pallie sa mauvaise maîtrise de la langue française par des yeux collés sur la vitre. Un homme qui compose avec une société

où il reste encore étranger. Le roman aborde aussi la dure condition de ces émigrés dignes et travailleurs.

3.2. Voyage et réminiscences

Abdelkader Djemaï accorde de l'intérêt aux anciens et aux vieux ouvriers immigrés dont il peint le quotidien dans des récits marqués par une grande sensibilité et une touchante pudeur. Ici, c'est un roman de souvenirs.

Abdelkader Djemaï traite également le thème de la solitude de ces émigrés qui, malgré une vie entière passée en France, n'arrivent jamais à se sentir réellement intégrés dans la société d'accueil car gardant constamment les yeux rivés sur la terre natale :

Bien des années plus tard, accompagné de sa cousine qu'il avait épousée et de ses deux premiers enfants, il traversa la mer qui l'avait fait rêver pour se recueillir sur la tombe paternelle. Il revit le bol jauni par le temps qui avait été, le jour des funérailles, planté dans la terre sèche et grise. Toujours vulnérable et poussiéreux, avec ses maisonnettes en torchis et ses ruelles en terre battue, le douar n'avait pas changé (*Ibid.* : 41).

Un retour définitif au pays d'origine ne semble guère plus compatible avec un mode de vie et des habitudes acquis au fil des ans. C'est là, précisément, le sujet de *Le Nez sur la vitre*, où l'intrigue est concentrée sur le déplacement d'un père inquiet qui prend l'autocar dans une ville du Midi pour se rendre à l'autre bout de la France afin de revoir son fils qui ne répond plus à ces lettres que la famille lui renvoie (Bouguerra et Bouguerra 2010 : 145-147). Il en va ainsi dans les premières lignes qui ouvrent le roman : « Il s'était fait écrire des lettres auxquelles, depuis longtemps, le fils ne répondait plus » (Djemaï 2004 : 11), et un peu plus loin : « Il prendra donc demain l'autocar pour voir son fils qui ne répond pas à ses lettres, des lettres qu'il tenait lui-même à glisser dans la boîte, la main confiante et le cœur serré » (*Ibid.* : 12).

Il est vrai que le cadre spatio-temporel du récit ne cesse de s'élargir avec la narration, plongeant dans les souvenirs du personnage qui, durant les quelques heures de voyage, se remémore, brièvement, des pans entiers de sa vie en Algérie : « [...] C'était le temps de la guerre, du barbelé, de la faim et de l'errance » (*Ibid.* : 27). Des souvenirs de guerre refont surface : « Toute sa vie, il se souviendra que son père avait tremblé en tendant sa carte d'identité sortie avec fébrilité au fond de son burnous » (*Ibid.* : 31). Ainsi, défilent des images rapides de son enfance dans son douar natal, là-bas, dans les hauts-Plateaux pendant la guerre de libération nationale. Image de la misère dans laquelle vivaient tous les siens mais tempérée, cependant, par la chaleur bienfaisante de la famille et l'aide qu'un oncle ou une sœur mariée apportaient dans les moments difficiles :

Après les avoir hébergés pendant huit mois, l'oncle, qui buvait presque un litre de café par jour, leur trouva, à trois rues de chez lui, une pièce dans une bâtisse informe et surpeuplée.

Six familles s'y entassaient autour d'une cour au sol cimenté où se mêlaient les odeurs de nourritures, d'eau de Javel, de crésyl et d'humidité [...] (*Ibid.* : 53).

Dans ce sens, Tzvetan Todorov souligne qu'il faut d'abord noter que la représentation du passé est constitutive non seulement de l'identité individuelle – la personne

présente est faite de ses propres images d'elle-même –, mais aussi de l'identité collective. Or qu'on le veuille ou non, la plupart des êtres humains ont besoin de ressentir leur appartenance à un groupe : c'est qu'ils trouvent là le moyen le plus immédiat d'obtenir la reconnaissance de leur existence, indispensable à tout un chacun (Todorov 1995 : 5). En effet, le père replonge dans ses souvenirs et son passé, reconsidère sa jeunesse en Algérie. Maintenant, il est en France :

[...] La première fois, il avait débarqué, lui, à Port-Vendres, un mois de décembre. Durant presque trois jours et sous un ciel de froidure et de pluie, le bateau n'avait pas cessé de tanguer. Les yeux cernés et le cœur dans la bouche, il n'arrivait pas à retrouver le sommeil ni l'appétit. Il mit une semaine pour se remettre (Djemaï 2004 : 35).

Son premier fils est né après son mariage avec sa cousine et son installation dans le Midi :

[...] Au printemps de l'année suivante, son fils naquit à l'hôpital central, un jour d'avril où il avait fait très beau. Il lui donna avec joie le prénom de son père. Il perpétuait ainsi, le souvenir d'un être qui avait mal à la poitrine mais dont le cœur était plein de bonté. Celui d'un grand-père qu'il n'avait pas connu et qu'il aurait certainement aimé s'il avait été encore en vie (*Ibid.* : 61).

Cependant, « son fils avait poussé, sec et noueux comme le bâton de son grand-père qu'il n'avait pas connu » (*Ibid.* : 67). Aussi est-il en train de prendre conscience qu'il n'a pas réellement essayé de le connaître, ni de lui parler vraiment. Il se reproche, surtout, de n'avoir pas eu l'occasion de lui donner en partage quelques-uns de ces « petits détails qui font les repères d'une vie et le sel d'une mémoire qui ne serait pas bêtement perdue », et d'avoir échoué à l'enraciner dans la famille restée au pays. « Ce n'était pas de leur faute si, très tôt, une sorte de muraille invisible s'était dressée » entre le père et son fils (*Ibid.* : 68). C'est que si l'un demeurait un Algérien transplanté, l'autre « savait surtout qu'il était irrémédiablement, définitivement d'ici » (*Ibid.*) et que la ville qui l'a vu naître, « de gré ou de force, elle lui appartiendrait à lui aussi, comme à tous les autres » (*Ibid.*). Le sort en décidera autrement puisque, en arrivant à la maison d'arrêt où son fils purgeait une peine d'emprisonnement pour conduite en état d'ivresse ayant causé la mort d'une personne, le père apprendra que son fils « s'était cette nuit pendu dans sa cellule » (*Ibid.* : 78).

Roman sur la télépathie et l'inquiétude finalement justifiée d'un père ? Peut-être, mais c'est un roman sur les conflits entre les générations, la différence de mentalité, allant jusqu'à la rupture entre les immigrés et leurs descendants enracinés en France, et le sentiment de culpabilité d'un père qui n'a pas su accompagner ses enfants au cours de leur jeune âge :

Il (le fils) était presque sans attaches, sans liens avec les siens pour qui il n'était peut-être plus qu'un fantôme oublieux et oublié. Il savait qu'il n'épouserait pas sa cousine ni aucune fille de là-bas, qu'il ne vivrait ni au douar ni dans la grande ville où il y avait encore une horloge en pierre et des lions en bronze qui gardaient l'entrée de la mairie (*Ibid.* : 68).

Le tout est rapporté, cependant, avec une grande retenue, une discrétion et une poignante émotion pour rendre les sentiments du personnage en train de regarder avec nostalgie son passé qui défile : « Le nez collé contre la vitre, il entendait la poule

s'agiter dans le couffin comme si elle aussi était heureuse de faire ce grand voyage, de contempler la mer qu'il n'avait jamais vue, même pas en rêve [...] » (*Ibid.* : 30). L'accent est mis d'une façon évidente sur la douloureuse prise de conscience d'un père de tout ce qui le sépare de ses enfants à qui il n'a pas su parler, avec qui il a eu peu de choses en partage et qui n'a pas su transmettre en héritage les souvenirs de son Algérie natale (Bouguerra et Bouguerra 2010, *op. cit.*)

[...] Peut-être avaient-ils besoin de se faire peur pour mieux s'éprouver, se rencontrer. Il n'avait aucun souvenir précis de lui, ni du bruit de ses chaussures qui auraient crissé, ni de la toux qui aurait secoué sa poitrine. Il n'avait pas, comme lui, connu la guerre et la pauvreté. Ils n'avaient jamais vu une pièce de théâtre ou pris l'autocar ensemble, pour un voyage dont il garderait les petits détails qui font les repères d'une vie et le sel d'une mémoire qui ne se serait pas bêtement perdue (Djemaï 2004 : 69).

Ce sont là, d'ailleurs, une nostalgie, des sentiments et chagrins qui assombrissent les dernières années de tous les chibanis, nouveaux personnages maintenant ancrés dans la littérature des Maghrébins : « [...] Il allait bientôt avoir cinquante-sept ans, et lui vingt-cinq » (*Ibid.* : 31). Il s'agit de ces vieux ouvriers surtout qui, l'âge venu, ressentent davantage encore qu'auparavant la nostalgie du pays quitté il y a longtemps et qui, maintenant, se sentent comme en exil loin de chez eux. « Il ne savait pas comment lui avouer qu'il était analphabète » (*Ibid.* : 25), et « Il avait demandé un congé de trois jours pour monter vers la ville qui lui avait brutalement pris son enfant » (*Ibid.* : 26).

Ces ouvriers solitaires, invisibles et illettrés, sont perdus dans l'immense métropole. Ils sont devenus des chibanis apeurés. Ils cultivent encore et toujours leur solitude à plusieurs dans ces déserts humains que sont pour eux les grandes villes. Abdelkader Djemaï décrit cette situation vécue aussi par ce père :

[...] Il était enfermé avec elles (les personnes) dans une sorte de voyage intime où le silence prendrait beaucoup de place, surtout pour lui, car il ne maîtrisait pas bien leur langue [...]. Seuls ses yeux ou ses mains longues et brunes pouvaient parler (*Ibid.*).

Il arrive aux enfants beurs d'être en butte à la discrimination. Ils refusent la ségrégation et veulent avoir leur place dans ce pays qui est maintenant aussi le leur car ils n'en connaissent et n'en ont jamais eu d'autre :

[...] Il ne maîtrisait pas bien la langue de ses parents, mais il n'avait pas honte de leur accent lorsqu'ils tentaient de s'exprimer en français. [...] Durant le mois de ramadan qu'il ne faisait pas, il ne mangeait pas devant eux. Il était fier du nom et du prénom qu'ils lui avaient donnés. Il était content de ses frères et sa sœur qui travaillaient bien en classe. Le cadet, [...] était en première année de médecine. Le second préparait son bac [...] (*Ibid.* : 69).

Patricia Toumi-Lippenoo affirme que le roman

[...] incite donc à réfléchir le rapport problématique avec les parents. L'ensemble des récits les désigne comme des sujets autoritaires, imposant un mode de pensée obsolète que leurs enfants refusent. Même si ces derniers obéissent, continuent à leur témoigner plus ou moins de respect, il n'en demeure pas moins qu'il est forcé. C'est dire que ces enfants ne croient plus en leurs parents. On se demande alors où se situe leur port d'attache, si ce n'est pas celui de la famille. On croirait deviner que la société française les rend plus heureux. Mais, là encore, ce n'est pas le cas, le même sentiment de haine les anime : la haine contre la société française (Toumi Lippenoo : 1998).

Mettre les personnages en scènes, qu'ils soient enfants ou vieillards, permet à Abdelkader Djemaï de présenter la société dans laquelle il les situe sans se lancer dans un plaidoyer idéologique :

Après presque trente ans de vie commune, ils n'avaient pas osé se dire devant leurs enfants ou en public, leur amour et, encore moins, se toucher, s'embrasser. [...] Ils étaient liés par une sorte de complicité silencieuse qui ne les avait pas empêchés eux aussi de se sentir bien ensemble et d'avoir quatre enfants. Des jeunes gens qui embrasseront, sereinement dans la rue, les personnes qu'ils aiment. Comme l'avait fait leur fils aîné avec sa ravissante et gentille fiancée, la fille d'un Charentais qui s'était, avec sa petite entreprise de chaudronnerie, installé depuis peu dans la région (Djemaï 2004 : 65-67).

En effet, le roman d'Abdelkader Djemaï se centre sur des petites gens :

[...] quand je suis arrivé en France en 1993, mon père me manquait, il avait l'âge de mes personnages et moi-même aujourd'hui je deviens un chibanis. Là aussi, il me fallait raconter l'histoire de ces gens qui m'ont beaucoup appris. A chaque fois que j'aborde un aspect social dans mes livres, je fais attention à ne pas verser dans le dolorisme, dans le larmoyant ou le misérabilisme. Mon père était un journalier qui sortait à 5h du matin pour aller trouver du travail. La notion d'effort, de labeur, c'est, par lui, que je l'ai compris (Brinker et Chibani, entretien avec Abdelkader Djemaï, 17 /7/2017).

Ainsi, les écrits d'Abdelkader Djemaï, de façon générale, racontent l'exil, l'immigration, le voyage et mènent de profondes réflexions sur les problèmes sociaux. Ils traitent des thèmes récurrents tels que : l'errance, l'exil géographique, physique, mais aussi l'exil intérieur.

3.3. L'histoire au service de l'Histoire

La vague de terrorisme qui sévit en Algérie entraîne une abondante littérature de témoignage de la part des écrivains qui préfèrent s'exiler. À la fin du XXème siècle, la plupart des écrivains algériens francophones vivent en France et publient chez des éditeurs français, qui leur font bon accueil (Brahimi 2001 : 36-37). Abdelkader Djemaï est parmi les auteurs qui s'attachent vraiment à traiter et évoquer la guerre d'Algérie. Car ce sont plutôt les questions du traumatisme de la guerre d'indépendance qui intéressent les écrivains (Viar et Vercier 2008[2005] : 263). La grande Histoire traverse ainsi *Le Nez sur la vitre* :

Il aimait bien son métier de deuxième machine aux Papeteries de la Feuille blanche, une entreprise créée durant les dures années de la conquête coloniale de l'Algérie. Héritier d'une riche famille protestante de Provence, son fondateur, un ancien notaire, avait fait le coup de feu contre les troupes du Cheikh Bouamama, un résistant du Sud Oranais. Depuis plus d'un siècle, la pose martiale, la redingote grise et les moustaches vaillantes taillées en pointe de sabre, il trônait dans son cadre doré au-dessus de la belle entrée en bois sculpté. Il avait donné son nom à une avenue, à un complexe sportif, à un centre de loisirs et à l'école primaire que son fils avait fréquentée depuis la maternelle (Djemaï 2004 : 57).

Abdelkader Djemaï souligne dans un entretien qu'il aime que le roman, le récit et la nouvelle lui apprennent des choses sur une époque, sur les peuples, sur les hommes et les sociétés dans lesquelles ils vivaient. La littérature doit servir aussi à s'intéresser à l'Histoire sous toutes ses formes (Brinker et Chibani, Entretien avec Abdelkader

Djemaï, 17 /7/2017). L'Histoire et la fiction se mêlent et s'entremêlent dans *Le Nez sur la vitre* :

La guerre avait fini par les rattraper jusqu'ici. [...] La plupart des enfants n'allaient pas à l'école. Les fillettes restaient à la maison jusqu'à leur mariage. Quelques-unes apprenaient la couture, d'autres étaient bonniches. Les garçons essayaient d'aider leurs parents en vendant du maïs grillé, des cigarettes au détail, des gâteaux de semoule faits à la maison ou des savonnettes parfumées comme celle que sa mère avait offerte à la femme de son oncle qui était très gentille [...]. D'autres portaient le panier à provisions bien plein des dames des quartiers européens. Le ventre souvent vide, les petits cireurs étaient toujours là, tambourinant sur leur boîte pour signaler leur présence (Djemaï 2004 : 55).

Abdelkader Djemaï précise aussi qu'il aime que le roman raconte à sa manière l'Histoire. Il l'ouvre, tout en respectant les faits, les événements et les hommes qui les ont vécus, à d'autres horizons, à d'autres perspectives. Il peut aider à mieux la comprendre, à mieux en saisir les détails et les enjeux. En proposant une part de fiction, il donne une dimension humaine, sensible aux actes et aux destins de ses protagonistes connus ou effacés. Ce goût pour le récit vient peut-être du fait qu'il aurait aimé être historien (Lebdai 2015 : 59). D'ailleurs, Paul Ricœur avait traité l'histoire et la littérature en tant que récits susceptibles de représenter conjointement le passé. Il s'agit pour la fiction de se mettre au service de l'inoubliable (dans l'horrible et l'admirable) et de libérer rétrospectivement certaines possibilités non effectuées du passé historique, pour que l'historiographie s'égale à la mémoire (Abel 2002 : 242). La littérature a un rôle social et politique à jouer. Le passage suivant évoque par exemple la maltraitance commise sur les Algériens pendant la colonisation :

[...] Les militaires avaient déclaré la région zone interdite. Pour couper les paysans des insurgés, ils les regroupèrent dans des territoires éloignés de leurs communes d'origine. Hommes, femmes, enfants et vieillards s'étaient retrouvés ballotés dans les camions avec leurs maigres biens, des couvertures, un réchaud à pétrole, une auge en bois pour rouler et servir le couscous, une table basse, un brasero (Djemaï 2004 : 46).

Pour Abdelkader Djemaï, l'écrivain doit s'engager dans les événements de sa société :

Un écrivain pour moi n'est pas un poisson d'aquarium qui est condamné à évoluer en silence dans un décor artificiel. Si on ne le nourrit pas, il meurt. Il est plutôt un poisson d'oued, de rivière, de fleuve, d'océan, il doit se débrouiller tout seul dans cette immensité à laquelle il appartient ; et qui se nomme un pays ou l'humanité. Il ne vit pas dans une tour d'ivoire, il est, sans utiliser de grandes phrases, près des autres, des démunis, des pauvres, des opprimés (Lebdai 2015 : 61).

De ce fait, la guerre est le sujet principal de la littérature algérienne de ces trente dernières années, et « cette présence obsessionnelle est le signe d'une mémoire non encore figée en souvenir d'une autorité révolue », écrit Christiane Chaulet-Achour. Elle poursuit : « Les œuvres n'offrent pas la visite d'un monument historique classé dans un patrimoine naturel circonscrit, elle reste "active" pour comprendre l'actualité, elle parle d'enjeux encore à négocier » (Chaulet-Achour, citée par Shyns 2012 : 111).

Les romans algériens sont donc le lieu d'une mémoire vive en devenir, en pleine évolution. Les auteurs algériens s'interrogent sur la guerre, car pour eux, mettre en

scène la guerre signifie interroger le présent à la lumière du passé (Shyns *Ibid.*). « La lutte n'est pas un moment historiquement clos, elle reste ouverte à nos interrogations », écrit encore Christiane Chaulet-Achour (citée par Shyns, *Ibid.*).

L'Histoire est constamment présente sous diverses formes dans l'œuvre d'Abdelkader Djemaï, dans *La dernière nuit de l'Emir*, ou bien dans sa trilogie *Un été de cendre*, *Sable rouge* et *31, rue de l'aigle*. Il décrit la période qu'a connue l'Algérie des années sanglantes. L'Histoire demeure un thème dominant dans ses romans où elle se fond avec l'histoire personnelle de ses personnages. Ainsi, Abdelkader Djemaï fait découvrir au lecteur la tragédie de la guerre d'Algérie par le biais de la littérature. Tzvetan Todorov souligne dans cette perspective : « Commémorer les victimes du passé est gratifiant, s'occuper de celles d'aujourd'hui dérange [...] » (Todorov 1995 : 5).

4. Conclusion

En conclusion, on peut dire que le texte est « mémoire, préservation d'un discours sur un support » (Riondet 2008 : 6). Paul Ricœur affirme que « nous n'avons pas mieux que le témoignage, en dernière analyse, pour nous assurer que quelque chose s'est passé » (Ricœur 2000 : 182). Abdelkader Djemaï signale, dans le journal *La Tribune*, que ses personnages « [...] ont chacun une mémoire, des souvenirs heureux ou malheureux, ils ne savent ni lire ni écrire, ils ne parlent pas beaucoup, mais cela ne signifie pas qu'ils n'ont rien à dire, à nous dire ».

Dans *Le Nez sur la vitre*, les souvenirs remontent à la surface, au temps de la guerre où le père lui-même était tout enfant. À l'époque il devait voyager avec son père à bord d'un vieil autocar pour rendre visite à son oncle. Ainsi un parallèle se dessine-t-il dans le roman entre deux types de configuration géographique (à l'occasion de ce voyage l'une française postcoloniale, l'autre algérienne durant la période coloniale) et deux types de voyageurs (des Français dans les années 2000, et des Algériens dans les années 1950). Le père est balloté entre le présent et le passé, entre le voyage du présent qu'il entreprend pour retrouver son fils et entre celui qu'il a fait avec son père pendant de la guerre. Va et vient incessant entre une réalité pleine de contradictions et un passé chargé de regrets et de nostalgies. En effet, le conflit de générations sait trouver ici des mots propres, dans une parole épurée et toute en retenue, qui rendent plus sensibles les déchirures de ces êtres pudiques refusant toute plainte (Bendouda 2011-2012 : 14).

Et c'est au terme de son stérile et vain voyage que le père apprendra malheureusement la froide et triste réalité : la réponse au silence de son fils. Celui-ci a été arrêté pour conduite en état d'ivresse et condamné pour homicide involontaire car responsable d'un accident de la circulation où sa compagne a perdu la vie. Le jeune homme a mis fin à ses jours la veille dans sa cellule de prison. Le père découvrira que ce fils, qu'il n'a jamais pu tenir entre ses bras, gardait jalousement dans son portefeuille, une photo, la seule où ils étaient ensemble (père et fils).

Ainsi, *Le Nez sur la vitre* raconte l'inutilité de certains gestes et paroles ; l'irrémissible frontière entre les êtres, en dépit de l'amour.

Bibliographie

- ABEL, Olivier (2002), « Paul Ricœur : La mémoire, l'histoire, l'oubli », *Compte rendu, Annales : Histoire, Sciences Sociales* 57/1, 242-244.
- BENDOUDA, Moumen (2011-2012), *Le fil rompu à travers le roman Le Nez sur la vitre d'Abdelkader Djemai*, Mémoire de fin d'étude (directeur de recherche : Nabila Bekhedidja), Oran Es Senia.
- BOUGUERRA, Mohamed Ridha – BOUGUERRA, Sabiha (2010), *Histoire de la littérature du Maghreb*, Paris : Ellipses Éditions Marketing.
- BRAHIMI, Denise (2001), *Langue et littératures francophones*, Paris : Ellipses Éditions Marketing.
- BRINKER, Virginie – CHIBANI, Ali (2017), « La Plume Francophone. Entretien avec Abdelkader Djemai » (17/07/2017) [disponible sur <<https://la-plume-francophone.com/2017/07/17/entretien-avec-abdelkader-djemai/>>, 10/08/2019].
- CALVINO, Italo (1984), *La Machine littéraire*, Paris : Éditions du Seuil.
- CHIBANI, Ali (2017), « La Plume Francophone. Impensés et héritage historiques dans *Le Nez sur la vitre* d'Abdelkader Djemai » [disponible sur <https://la-plume-francophone.com/2017/06/21/abdelkader-djemai-le-nez-sur-la-vitre/>, 10/08/2019].
- DJEMAI, Abdelkader (2004), *Le Nez sur la vitre*, Paris : Éditions du Seuil.
- FORT, Pierre-Louis (2004), *Azouz Begag : Le Gone du Chaâba*, Paris : Éditions Champion.
- GILBERT, Vincent (1985), « Histoires et romans : Le récit, forme de l'expérience du temps [Temps et récit (I et II) de Paul Ricœur] », *Compte-rendu, Autres Temps* 7, 73-80.
- HUGO, Victor (1864), *William Shakespeare*, Paris : Lacroix, Verboeckhoven et Cie, Éditeurs.
- LEBDAL, Benaouda (2015), *Écrivains Africains, anglophones et francophones. Paroles*, Saint Lambert la Potherie : Éditions Ebena.
- RICŒUR, Paul (2000), *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris : Éditions du Seuil.
- RIONDET, Odile (2008), « Paul Ricœur : Le texte, le récit et l'histoire », *Compte rendu, Bulletin des Bibliothèques de France* 53/2, 6-11.
- SARTRE, Jean-Paul (1945), « Présentation des *Temps modernes* », *Les Temps modernes* 1, 2.
- SHYNS, Désirée (2012), *La mémoire littéraire de la guerre d'Algérie dans la fiction algérienne francophone*, Paris : L'Harmattan.
- TODOROV, Tzvetan (1995), *Les Abus de la mémoire*, Paris : Arléa.
- TOUMI LIPPENOO, Patricia (1998), « La littérature beure : un cri de haine bourré d'espoir » [disponible sur <<http://africultures.com/la-litterature-beure-un-cri-de-haine-bourre-despoir-291/>>, 13/10/2019].
- TOURSEL, Nadine – VASSEVIÈRE, Jacques (1994), *Littérature : textes théoriques et critiques*, Paris : Éditions Nathan.
- VIART, Dominique – VERCIER, Bruno (2008 [2005]), *La littérature française au présent : héritage, modernité et mutations*, Paris : Éditions BORDAS.

